

Erwan Le Gall

Une entrée en guerre Le 47^e régiment d'infanterie de Saint-Malo au combat (août 1914-juillet 1915)

Éditions Codex

V - Septembre 1914

Éditeur : Éditions Codex
Lieu d'édition : Talmont-Saint-Hilaire
Année d'édition : 2014
Date de mise en ligne : 25 mars 2021
Collection : Une plus Grande Guerre
ISBN électronique : Une plus Grande Guerre



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2014

Référence électronique

LE GALL, Erwan. V - Septembre 1914 In : *Une entrée en guerre : Le 47^e régiment d'infanterie de Saint-Malo au combat (août 1914-juillet 1915)* [en ligne]. Talmont-Saint-Hilaire : Éditions Codex, 2014 (généré le 25 mars 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/codex/1307>>.

- V -

Septembre 1914

Avec août 1914 s'achève non seulement le premier mois de campagne du 47^e régiment d'infanterie au cours de la Grande Guerre mais aussi l'une des périodes les plus dramatiques de son histoire : plusieurs centaines de morts, dix-neuf journées de marche pour plus de trois cents kilomètres parcourus, deux batailles, un succès tout relatif (Guise), une déroute (Charleroi), une seule et même impression de désastre ¹. À cet égard, le carnet d'Émile Orain, sergent de la 9^e compagnie du 47^e RI, est éminemment révélateur puisque, particulièrement succinct, il ne mentionne que les mouvements « bruts » de l'unité. Or on peut y lire que les batailles de Charleroi et de Guise sont toutes deux mentionnées au sein d'un même « mouvement de repli de l'armée française » qui ne s'interrompt qu'avec « l'offensive de la Marne » ².

5.1. La Marne : bataille du mouvement ?

Faisant partie « du gros », la journée du 5 septembre 1914 est pourtant plus calme pour les hommes du 47^e RI, moins exposés à la menace allemande que lorsqu'ils doivent couvrir le repli de la division. Vers 15h30, après avoir parcouru tout de même plus de vingt kilomètres dans la journée, l'unité arrive à Sézanne où elle cantonne ³. C'est là, deux jours auparavant, dans la cour de l'école communale, que le généralissime Joffre congédie Lanrezac, confiant la direction de la V^e armée à un homme de confiance, Louis Franchet d'Espèrey ⁴. Lors de cette passation de commandement, il est d'ailleurs convenu que, ayant besoin de temps pour panser ses plaies, la V^e armée ne sera pas à la pointe de la prochaine contre-offensive, celle qui portera le nom de bataille la Marne ⁵. Mais, dès sa prise de poste effective, Franchet d'Espèrey se rend à Braye où il a une entrevue avec le maréchal French et le général Wilson « afin d'assurer une coopération étroite entre les armées anglaises et la V^e armée » ⁶. Il est vrai que dans le dispositif de la bataille de la

¹ Mais en cela l'exemple du 47^e RI n'est pas unique puisque SMITH, Leonard V., *Between Mutiny and Obedience : the Case of the French Fifth Infantry Division during World War I*, Princeton NJ, Princeton University Press, 1994, dresse semblable constat pour la 5^e DI.

² ORAIN Émile, « Carnet de campagne 14-18 d'Émile Orain du 47^e régiment d'infanterie », *op. cit.*

³ SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 5 septembre 1914.

⁴ SHD-DAT : 26 N 34/1, JMO V^e armée, 3 septembre 1914.

⁵ MIQUEL Pierre, *La bataille de la Marne*, Paris, Plon, 2003, page 30.

⁶ SHD-DAT : 26 N 34/1, JMO V^e armée, 4 septembre 1914.

Marne cette liaison est essentielle. Le rôle des troupes commandées par le nouveau promu s'avère donc être beaucoup plus décisif que ce qu'on pouvait attendre de prime abord.

On connaît le déroulement de cette bataille de la Marne, premier haut fait d'arme français au cours de cette campagne, fruit d'une manœuvre stratégique initiée par Joseph Joffre ¹ pour prendre à revers les troupes allemandes à la faveur d'un « trou ». On sait également l'enthousiasme suscité par ce gigantesque affrontement, tombeau du « prestige de la force allemande et de sa prétendue invincibilité » ² qui est souvent qualifié de « miracle ». Pourtant, lorsqu'observé à l'échelle du 47^e régiment d'infanterie, cet épisode de la Première Guerre mondiale s'avère être bien différent. En effet, loin de se dérouler à un niveau stratégique (la bataille dans son ensemble), l'activité de l'unité se limite aux combats dits « des deux Morin » qui opposent la V^e armée et le corps expéditionnaire britannique aux troupes de la II^e armée allemande. On ne se résignera donc à employer dans ces pages l'expression « bataille de la Marne » que par commodité de langage, l'objet du propos étant en réalité les combats des deux Morin, le grand et le petit, deux petites rivières coulant en pleine Champagne.

En septembre 1914, l'apparence du 47^e RI n'a d'ailleurs plus grand chose à voir avec la fière troupe embarquée à Saint-Malo trois semaines auparavant. Les pantalons rouges sont maculés, les hommes hirsutes ne sont pas rasés. Selon toute vraisemblance, les troupes n'ont pu se laver qu'exceptionnellement depuis leur arrivée en Belgique, soit plus de vingt jours ! ³ Enfin, pour rajouter à la fatigue des trois premières semaines de campagne, la nuit précédant le début de la bataille de la Marne est encore une fois très courte puisque le 47^e régiment d'infanterie quitte ses cantonnements à trois heures du matin ⁴. C'est donc exténuée que la troupe reprend l'offensive, le 10^e corps d'armée se portant vers le nord, la 20^e division à sa droite, légèrement en tête par rapport à la 19^e division qui occupe pour sa part la gauche du front. La 40^e brigade d'infanterie a pour objectif la côte 213, point situé sur la route de Boissy-le-Repos à Charleville, entre les deux Morins. Les Granvillais du 2^e RI y parviennent en premier, vers huit heures. Les Malouins, qui marchent dans « l'ordre 2.3.1, en colonne de bataillon, chaque bataillon en colonne double ouverte, les compagnies en formation articulées (sections par quatre) », arrivent pour leur part un peu plus tard, vers onze heures, du fait de fréquents arrêts ⁵.

La bataille avec l'ennemi, dont le but est de « récupérer Charleville » ⁶, s'engage immédiatement, sans qu'il soit pour autant possible de préciser avec exactitude les mo-

¹ De nombreux débats surgissent dès 1915 pour savoir qui de Gallieni ou Joffre devait se prévaloir des lauriers de la victoire de la Marne. Cette question étant hors de notre propos, on se limitera à renvoyer à l'intéressant développement qu'en livre CONTAMINE Henry, *9 septembre 1914, la Victoire de la Marne*, op. cit., pp. 260-271.

² LE GOFFIC Charles, *La victoire de la Marne, Les marais de Saint-Gond*, Paris, Plon, 1916, page 227.

³ OMNÈS Albert, *Carnet de route*, op. cit.

⁴ SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 6 septembre 1914.

⁵ SHD-DAT : 26 N 301/1, JMO 20^e DI, 6 septembre 1914, 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 6 septembre 1914. LESEUX Louis, « Carnet de guerre de Louis Leseux », op. cit.

⁶ SHD-DAT : 26 N 636/6. JMO 47^e RI. 6 septembre 1914.

dalités de son développement. En effet, les JMO sont, comme à leur habitude, assez lacunaires sur ce point, celui du 47^e RI se limitant à évoquer « un feu très violent » sans en préciser la nature. En revanche, les témoignages de Louis Leseux et Marcel Brégé, concordants sur ce point, évoquent un « combat d'infanterie » puis d'artillerie ¹, chronologie qu'il faut sans doute relier aux conditions climatiques et en particulier à la disparition du brouillard ². Une chose est certaine, l'affrontement autour de Charleville est âpre. Vers midi, le I/47^e RI est envoyé en renfort du II/47^e RI « qui fléchit » mais rien n'y fait : sous l'impulsion « d'un mouvement de recul de la 42^e DI », certaines « fractions » des II et III/47^e RI perdent elles aussi du terrain, mais, indique le JMO du régiment, cette perte « est immédiatement enrayée grâce à l'intervention énergique d'un groupe d'officiers » ³. Sitôt ces réajustements effectués, « chacun reprend sa place et s'y fortifie, sous un feu toujours très violent » de mitrailleuses et d'artillerie, situation qui perdure jusque vers dix-huit heures, moment où « l'action se ralentit » ⁴ mais ne devient pas moins menaçante. En effet, vers vingt-trois heures, les Allemands repoussent la 39^e brigade au-delà de Clos-le-Roi, encerclant de fait le 47^e RI dans une nuit illuminée par les nombreux incendies qui émaillent ca-et-là le champ de bataille ⁵.

Pourtant, preuve sans doute d'une certaine confiance en la suite des événements, ou à l'inverse – c'est selon – d'une franche inconscience de la nature réelle de la situation, le 47^e RI ne recule pas pendant la nuit. D'ailleurs, et le fait est sans doute significatif, il n'a semble-t-il jamais eu l'intention de se replier, comptant sur des renforts pour se sortir de cette mauvaise passe ⁶. Ainsi l'unité reste sur ses positions autour de Charleville, attendant que la 39^e brigade parvienne à reprendre le Clos-du-Roi, ce qui advient finalement à l'aube du 7 septembre, à 6h30, après deux heures de combats. Le 47^e RI conserve donc ses emplacements de la veille, à l'exception du I/47^e RI qui opère un léger mouvement de translation consécutif à la reprise du Clos-du-Roi pour finalement venir s'établir en réserve de la 39^e brigade ⁷.

Loin du tumulte et du fracas que l'on pourrait associer à ce deuxième jour de la première bataille de la Marne, le JMO du 47^e RI relate une journée presque morne puisque l'unité « n'a pas à bouger et passe la nuit sur place » ⁸. Et pourtant, ce 7 septembre 1914

¹ LESEUX Louis, « Carnet de guerre de Louis Leseux », *op. cit.* PRIGENT Julien, RICHARD René, « Un brancardier du 47^e RI de Saint-Malo en campagne : Marcel Brégé », *op. cit.*, page 10.

² Dans sa relation des combats des marais de Saint-Gond, distant de seulement quelques kilomètres de l'endroit où combat le 47^e RI, Charles Le Goffic insiste régulièrement sur le brouillard matinal. LE GOFFIC Charles, *La victoire de la Marne, Les marais de Saint-Gond*, *op. cit.*

³ SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 6 septembre 1914.

⁴ Les mitrailleuses ne sont mentionnées par aucun des JMO du 47^e RI mais bien par celui du 2^e RI. SHD-DAT : 26 N 572/1, JMO 2^e RI, 6 septembre 1914 ; 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 6 septembre 1914 ; 26 N 636/13, JMO II/47^e RI, 6 septembre 1914.

⁵ SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 6 septembre 1914.

⁶ C'est en tout cas ce que laisse entendre un message du général de Cadoudal commandant la 40^e brigade au général Defforges. SHD-DAT : 24 N 397, Ordres et comptes rendus d'opérations, 9 août-28 décembre 1914, n°91.

⁷ SHD-DAT : 26 N 301/1, JMO 20^e DI, 7 septembre 1914 et 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 7 septembre 1914.

⁸ SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 7 septembre 1914.

marque un réel tournant dans l'histoire de la campagne du 47^e régiment d'infanterie puisque pour la première fois depuis le début de la Première Guerre mondiale, les Malouins conservent au cours d'une bataille leurs positions pendant plus de vingt-quatre heures. On pourrait certes objecter que le rédacteur du journal des marches et opérations du 47^e RI ne mentionne pour cette journée qu'un « simple combat d'artillerie »¹ dans la matinée et qu'il n'y a, dans ces conditions, sans doute pas de grands « mérites » à conserver ses emplacements. Pourtant, le récit de ces mêmes événements du 7 septembre 1914 par Louis Leseux distille une toute autre impression :

« Le combat reprend à trois heures du matin. La fusillade éclate, terrible, tout près de nous, à cent mètres des toits. Les Allemands se sont avancés pendant la nuit. Peut-être serait-on cernés ? Mais non, petit à petit, ils reculent et avec des pertes importantes »².

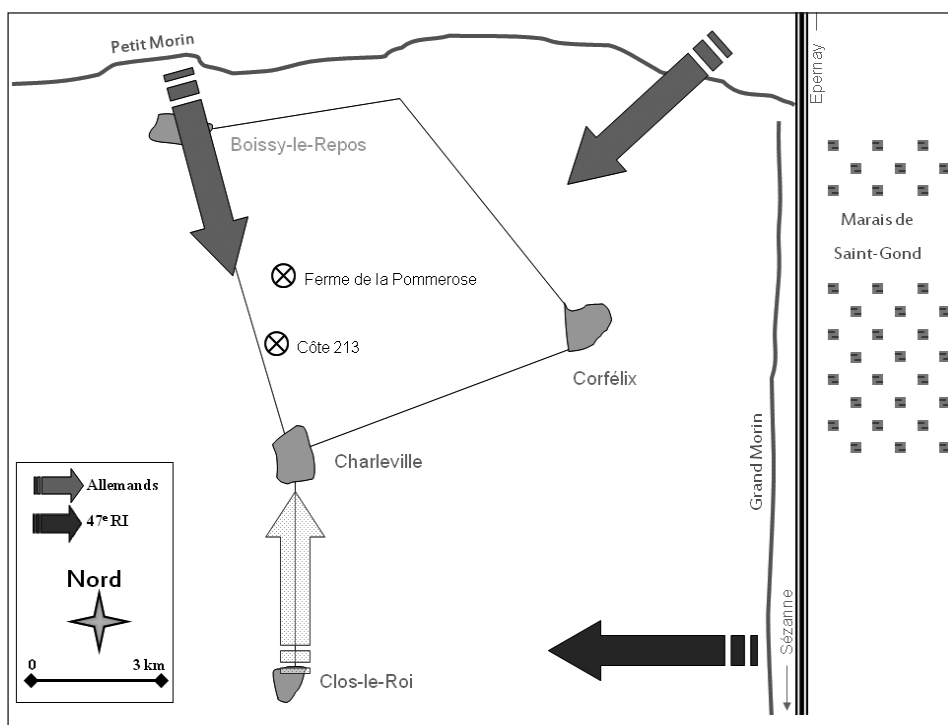


Figure 10 : Théâtre d'opérations du 6 septembre 1914.

Il serait dès lors tentant d'imputer le décalage entre ces deux récits d'une même journée de combat à, d'une part, une trop grande aridité du JMO du 47^e RI et, d'autre part, une trop grande volubilité d'un Louis Leseux qui, volontiers prolixe, exagère peut-être

¹ SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 7 septembre 1914.

² LESEUX Louis, « Carnet de guerre de Louis Leseux », *op. cit.*

un peu les faits, ce qui nous renverrait *de facto* à la fonction « exutoire » d'un carnet écrit peut-être après coup, c'est-à-dire une fois connu le « miracle » de la Marne. Or, si la sécheresse des journaux des marches et opérations est une caractéristique structurelle de ce type de sources, mentionnons toutefois que celui du 47^e régiment d'infanterie paraît pour ce 7 septembre 1914 particulièrement lapidaire dans sa description des combats du jour. En effet, celui de la 20^e division d'infanterie mentionne pour sa part la capture de nombreux prisonniers allemands¹, preuve, si ce n'est de l'intensité du feu, au moins d'une activité manifeste sur le champ de bataille. De plus, un autre témoignage sur ces mêmes événements, celui de Marcel Brégé, vient non seulement conforter l'impression véhiculée par le récit de Louis Leseux mais, de surcroît, délivre la clef qui permet de comprendre comment le 47^e régiment d'infanterie conserve, pour la première fois depuis le début de la campagne, ses positions malgré les attaques ennemies. A la date du 7 septembre 1914, ce soldat qui appartient, rappelons-le, à la même compagnie que Louis Leseux, note sur son carnet :

« À cinq heures le combat reprend. Notre infanterie bien abritée dans des tranchées que le Génie a faites la nuit. Les Allemands sont repoussés avec de grosses pertes »².

En ce 7 septembre 1914, pour la première fois depuis le début de la campagne, les hommes du 47^e régiment d'infanterie conservent donc une même position pendant plus de vingt-quatre heures et, surprenante coïncidence, combattent dans des tranchées construites par le génie. Qu'on nous pardonne d'insister autant sur ce qui nous paraît constituer un réel tournant, surtout lorsque l'on connaît la suite du conflit et l'enlèvement dans la guerre de position. Reste toutefois à savoir si la conservation des positions du 47 au cours de ce 7 septembre 1914 est le résultat de l'organisation de tranchées ou si, au contraire, le déroulement de cette journée de combat permet au génie de travailler. En d'autres termes, il s'agit de savoir si la cause du maintien des positions du 47^e RI au cours de cette journée est l'organisation de tranchées ou si, à l'inverse, parce que les hommes ont pu maintenir leurs positions pendant plus de vingt-quatre heures, les combattants ont pu bénéficier du travail de leurs compagnons d'armes du Génie et donc de tranchées pour s'abriter. La consultation du JMO des services du génie du 10^e corps d'armée est à ce sujet sans appel puisque ce document mentionne bien « l'organisation de tranchées » dans le secteur le « 6 au soir »³, ce en exécution d'un ordre du général Defforges demandant dans l'après-midi que la 20^e DI « suspende sa progression vers le nord et se fortifie sur les positions conquises »⁴, ordre qui est d'ailleurs renouvelé le lendemain afin de maintenir la liaison avec les armées voisines⁵. S'il paraît faire du sur-place, le 47^e régiment d'infanterie consolide en réalité ses positions dans le cadre d'un mouvement global de contre-offensive. Loin des

¹ SHD-DAT : 26 N 301/1, JMO 20^e DI, 7 septembre 1914. Captures attestées par Louis Leseux dans son carnet. Leseux Louis, « Carnet de guerre de Louis Leseux », *op. cit.*

² PRIGENT Julien, RICHARD René, « Un brancardier du 47^e RI de Saint-Malo en campagne: Marcel Brégé », *op. cit.*, page 10.

³ SHD-DAT : 26 N 133/9, JMO Génie 10^e CA, 7 septembre 1914.

⁴ SHD-DAT : 26 N 133/1, JMO 10^e Corps, 6 septembre 1914.

⁵ SHD-DAT : 26 N 133/1, JMO 10^e Corps, 7 septembre 1914.

prémices de la guerre de position, cet épisode de l'histoire du 47^e régiment d'infanterie s'apparente en réalité à une sorte d'immobilité dans le mouvement. Pourtant, il semble bien que la réponse à la question posée doive être plus pondérée puisque, sans aucun doute, les compagnies du génie auraient eu beaucoup plus de difficultés à opérer sans la résistance opiniâtre de leurs camarades de l'infanterie. De même, si le 47^e RI avait poursuivi son offensive vers le nord, qu'elle qu'en fût par ailleurs l'issue, alors de tels dispositifs n'auraient pas pu être mis en place. En conséquence, ce sont sans doute les consignes de prudence renouvelées par Joffre aux corps d'armée – il leur demande notamment de ne pas attaquer sans soutien d'artillerie ¹ – qui ont conduit le 47^e RI à devoir freiner sa progression, et donc, permettent l'élaboration de ces tranchées.

S'il est encore une fois difficile d'imputer à ces dernières l'issue plutôt positive de ces deux journées – pas de perte de terrain et de nombreux prisonniers capturés – force est en revanche de constater que ces tranchées permettent, sans conteste, aux hommes de se protéger du feu ennemi. En témoigne le « modeste » bilan – comparé aux journées des 22 et 29 août 1914 – des pertes du 47^e RI pour ces deux journées de combat de la première bataille de la Marne : six morts, quatre le 6 dont un adjudant-chef de la 3^e compagnie, et deux soldats du troisième bataillon tués le lendemain ². De plus, cette journée du 7 septembre s'achève avec des perspectives favorables pour le 47^e régiment d'infanterie et pour l'armée française dans son ensemble. C'est en effet le moment où se dessine la fameuse brèche dans le dispositif allemand, espace qui offre au général Maunoury la possibilité de prendre à revers les troupes allemandes, et dont on ignore toujours si le généralissime Joffre fut réellement averti ce soir-là ³. Si le 47^e RI ignore bien entendu ces données stratégiques, il apprend toutefois les succès des IV^e et V^e armées françaises ainsi que ceux du corps expéditionnaire britannique qui « a refoulé les forces ennemies qui battent en retraite » ⁴, nouvelles qui font suite aux « symptômes très nets de retraite [...] reconnus chez l'ennemi » la veille, à l'échelle du corps d'armée ⁵. En toute logique, ordre est donc donné au 10^e corps de continuer l'offensive, ce qui se traduit pour le 47 par des instructions commandant aux hommes de marcher vers le nord, dans la direction du Thoul ⁶.

Les hommes quittent leurs positions à six heures du matin, à la poursuite des Allemands en retraite ⁷. En ce début d'automne, le jour commence à raccourcir si bien qu'il fait encore nuit au moment du départ ; le soleil ne se lèvera que dans une heure ⁸. Le 10^e corps d'armée évolue en deux lignes, la première – la plus exposée – étant constituée des 19^e et 20^e DI. Le 47^e régiment d'infanterie manœuvre quant à lui à droite du dispositif et en tête de la 40^e brigade. Il est donc aux avant-postes de la contre-attaque lorsqu'il pénètre

² MIQUEL Pierre, *La bataille de la Marne*, op. cit., page 233.

³ BAVCC/Mémoire des hommes.

⁴ MIQUEL Pierre, *La bataille de la Marne*, loc. cit., page 229.

⁵ SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 8 septembre 1914.

⁶ SHD-DAT : 26 N 133/1, JMO 10^e Corps, 7 septembre 1914.

⁷ SHD-DAT : 26 N 34/1, JMO V^e Armée, 8 septembre 1914, 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 8 septembre 1914.

⁸ SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 8 septembre 1914.

⁹ *Almanach illustré du Petit Parisien*, Paris, 1914.

au Bout-du-Val, lieu-dit que viennent d'évacuer les Allemands ¹. Les « Malouins » sont littéralement sur les talons de leurs adversaires, qu'ils poursuivent au milieu d'un paysage dénudé n'offrant quasiment aucune protection.

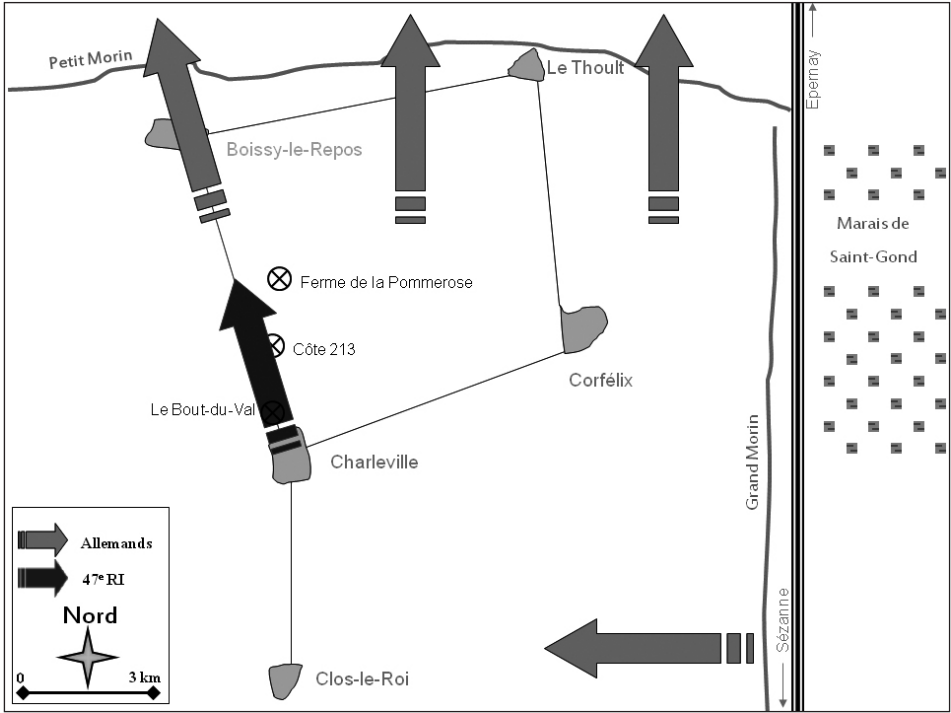


Figure 11 : Théâtre d'opérations du 8 septembre 1914.

Dans ces conditions, l'affrontement est inévitable, ce que nul ne semble ignorer. La troupe marche en effet « en colonne double, sections déployées », à droite de la route reliant Boissy-le-Repos à Charleville. Arrivés à la côte 213, leur objectif initial, à trois cents mètres au nord du Bout-du-Val, les éléments de tête – à savoir les 1^e et 2^e compagnies – « sont accueillis par des coups de canons » qui, toutefois, ne les empêchent pas d'investir la ferme de la Pommerose. En revanche, dépassé ce point, impossible de progresser du fait d'un feu d'artillerie qui « balaye tout le plateau ». Ce n'est finalement que vers vingt-deux heures, les combats ayant manifestement dû cesser, qu'une reconnaissance – sans doute effectuée par la 4^e compagnie du 47^e RI – constate que Le Thout « est libre d'Allemands » puisque ces derniers « sont passés sur la rive nord du Petit Morin » ². À minuit, deux bataillons du 47^e RI sont dépêchés, pour investir le village et assurer la sécurité de

¹ SHD-DAT : 26 N 133/1, JMO 10^e Corps, 8 septembre 1914, 26 N 301/1, JMO 20^e DI, 8 septembre 1914, 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 8 septembre 1914.

² SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 8 septembre 1914, 26 N 301/1, JMO 20^e DI, 8 septembre 1914.

la position, le I/47^e RI franchissant même à son tour le Petit Morin pour venir s'établir en « cantonnement d'alerte » sur la rive Nord ¹. La situation paraît excellente. Le JMO de la 20^e DI clame même au matin du 9 septembre que « l'ennemi a cédé sur toute la ligne ». D'ailleurs, le général Rogerie commandant la 20^e division fait installer son poste de commandement à Charleville pour être au plus près de la poursuite ². Làs ! Si les Allemands se sont repliés, c'est pour mieux abandonner la position défavorable que constitue Le Thoult, petit village « au fond d'un ravin très étroit ». D'ailleurs, sitôt les cantonnements installés, fussent-ils « d'alerte », le I/47^e RI doit faire face à des « coups de fusils », les Allemands se tenant prêts, dans des tranchées creusées sur la rive de la petite vallée forcée par le lit du Petit-Morin ³. Se rendant compte du piège tendu par l'ennemi, le colonel Poncet des Nouailles commandant le régiment ordonne le repli du premier bataillon sur le versant sud de la vallée et fait creuser des tranchées sur le plateau pendant la nuit ⁴. Alors que le jour se lève, le piège tendu par les Allemands se révèle dans toute sa redoutable efficacité, comme le relate parfaitement le JMO du 47^e RI :

« Toute la matinée, les pentes et les plateaux sud du Petit-Morin sont balayées par des tirs d'artillerie et de mousqueterie d'une violence extrême et admirablement réglés. Chaque groupe, chaque homme même qui se montre sur la hauteur est immédiatement pris à partie » ⁵.

Le régiment subit de lourdes pertes. L'état-major de l'unité est lui-même particulièrement éprouvé puisqu'il déplore ce jour la mort du lieutenant-colonel Poncet des Nouailles et de son adjoint, le capitaine Lieutard ⁶. La direction du 47^e RI est alors immédiatement transférée au commandant Moreaux, le premier bataillon étant dorénavant aux ordres du capitaine Moisan. Mais si, au Thoult, le feu est « très violent », la situation n'est pas plus favorable à Corfélix où les II et III/47^e RI sont soumis pour leur part à « une vive fusillade venant de l'Est, et surtout à une canonnade ininterrompue ». La situation de la 40^e brigade paraît d'autant plus compromise que les Granvillais du 2^e RI sont quant à eux bloqués par l'artillerie allemande qui les oblige à se regrouper vers Boissy-le-Repos ⁷. Ils se trouvent donc dans l'incapacité de poursuivre l'offensive.

C'est alors que la situation semble réellement critique, la contre-offensive arrêtée net, l'état-major du 47^e RI décapité, que le sort de la bataille bascule. En fin de matinée, quelques éléments du 2^e RI parviennent finalement à passer le Petit-Morin à Boissy-le-Repos

² Le III/47^e RI est lui resté légèrement en retrait sur le plateau de la Pommerose. SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 8 septembre 1914.

³ SHD-DAT : 26 N 301/1, JMO 20^e DI, 8-9 septembre 1914.

⁴ SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 8 septembre 1914.

⁵ SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 8 septembre 1914. Notons que ces tranchées semblent avoir été creusées par la troupe du 47^e RI et non par le Génie du 10^e CA, celui-ci étant aux dires du JMO plus employé dans le secteur de Charleville. SHD-DAT : 26 N 133/9, JMO Génie 10^e CA, 9 septembre 1914.

⁶ SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 9 septembre 1914.

⁷ SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 9 septembre 1914, BAVCC/Mémoire des hommes.

⁸ SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 9 septembre 1914, 26 N 572/1, JMO 2^e RI, 9 septembre 1914.

et à s'établir sur la rive nord, d'abord par petites fractions puis entièrement. Si le gros de l'unité bas-normande met le cap à l'ouest, vers Trosnay, le I/2^e RI se dirige pour sa part sur Le Thoult par la rive nord du Petit-Morin et, après un bref engagement avec un détachement de cavalerie, prend possession du village ¹ alors même que le I/47^e RI reçoit l'ordre d'attaquer. La jonction entre les deux éléments de la 40^e brigade est effective au Thoult dès le début de l'après-midi, la position étant libérée de la menace de deux batteries allemandes grâce à l'intervention efficace de l'artillerie divisionnaire, canonniers et servants étant « carbonisés » par le tir français. Forts de ce succès, les premiers bataillons des 2^e et 47^e RI marchent de conserve « en formation largement ouverte » vers l'est sous la protection de l'artillerie qui délivre « un feu de zone très efficace » ². Triomphal, le journal des marches du 47^e RI indique le 10 septembre au matin que « l'ennemi est en pleine retraite » ³.

On sait aujourd'hui que le sort de cette première bataille de la Marne tient moins au succès des armées françaises qu'au recul des troupes allemandes qui peuvent encore l'emporter au soir du 9 septembre. C'est d'ailleurs ce que semble attester l'exemple des combats entre les deux Morin impliquant notamment le 47^e régiment d'infanterie. De même, nul n'ignore aujourd'hui que les unités allemandes ne sont alors plus en état de poursuivre leur offensive, exténuées par des semaines faites de combats et de marches incessantes. Henry Contamine évoque pour l'un des régiments hanovriens qu'affronte le 47^e RI des pertes effroyables : 450 hommes tués et blessés graves ⁴. Les lauriers de la victoire changent donc de camp. Épuisée, diminuée, la troupe allemande ne peut plus avancer et se trouve donc contrainte, dans un immense mouvement de balancier de céder du terrain et de refluer.

5.2. Réalité obscène et dopage symbolique

Ainsi, lorsque Louis Leseux reprend sa route à la poursuite des Allemands, il note avec plaisir son escale à Ay, « pays du bon vin » où lui et ses compagnons d'armes sont « biens reçus par [de] braves gens : du pain, du vin, des confitures » ⁵. Denrées d'autant plus appréciables que les archives de la 20^e division laissent entendre que les hommes vivent, au cours de la bataille, sur leurs réserves et se contentent au mieux de vivres ordinaires, au pire de rien ⁶. D'ailleurs, loin d'être anéantie par ce qu'elle vient de voir et de subir, la troupe paraît pressée d'en découdre à nouveau. Pourtant, c'est précisément en regagnant le terrain précédemment perdu que les hommes découvrent la réalité de la guerre dans ce qu'elle a de plus crue, à savoir les destructions des maisons et les cadavres qui jonchent le champ de bataille.

¹ SHD-DAT : 26 N 572/1, JMO 2^e RI, 9 septembre 1914.

² SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 9 septembre 1914.

³ SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 10 septembre 1914.

⁴ CONTAMINE Henry, *9 septembre 1914, la Victoire de la Marne*, *op. cit.*, page 324.

⁵ LESEUX Louis, « Carnet de guerre de Louis Leseux », *op. cit.*

⁶ SHD-DAT : 24 N 394, dossier 2.

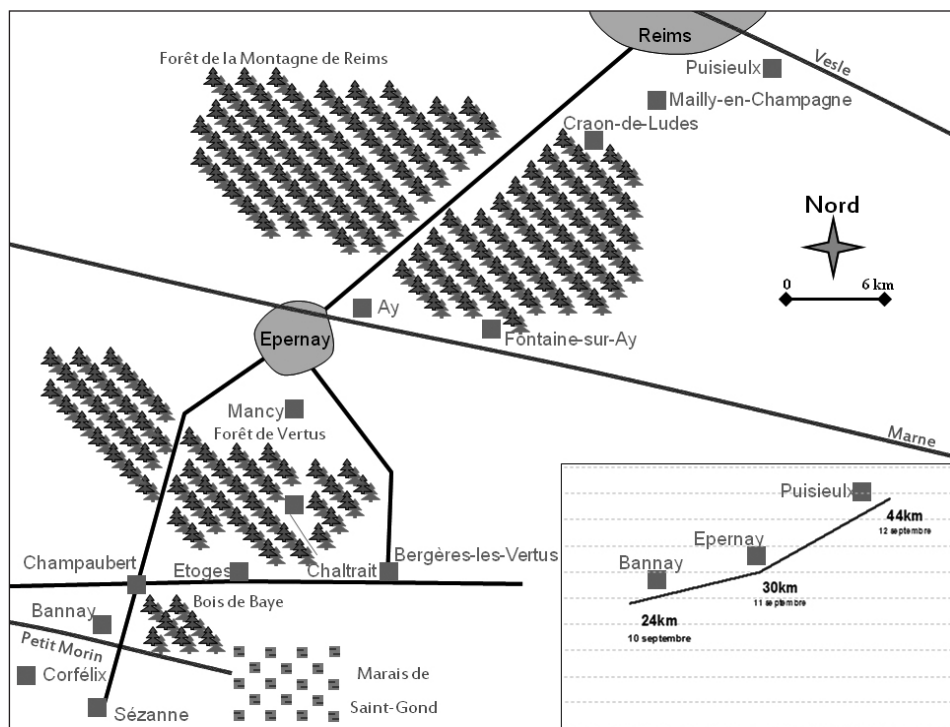


Figure 12 : Itinéraire emprunté et distances parcourues par le 47^e RI, 10-12 septembre 1914.

Le 10 septembre 1914, dès 5h30 du matin, le 47^e régiment d'infanterie reprend sa marche mais cette fois-ci vers l'est ¹, non pas tant à la poursuite de l'ennemi qu'à la recherche de la IX^e armée. En effet, l'avant-veille, vers vingt et une heures, le général Foch, en difficulté dans les marais de Saint-Gond – contrairement à ce que laisse entendre une légende victorieuse aussi tenace qu'opportunément dressée à celui qui entre-temps sera installé à la tête du GQG ² – téléphone à son homologue de la V^e armée, Louis Franchet d'Espèrey, qui lui « prête » momentanément le 10^e corps ³. Quittant Bonnay tôt le matin, les pantalons rouges malouins traversent le bois de Baye et gagnent Bergères-les-Vertus en passant par Champaubert et Étoges ⁴, soit vingt-quatre kilomètres. Le lendemain, 11 septembre 1914, les hommes parcourent une distance légèrement plus importante, trente kilomètres, mais filent cette fois-ci en direction du nord pour finalement gagner Épernay à dix-neuf heures ⁵. Là, marchant en libérateurs, ils sont accueillis par une population

¹ SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 10 septembre 1914.

² NOTIN Jean-Christophe, *Foch*, Paris, Perrin, 2008, page 120 et suivantes.

³ CONTAMINE Henry, *9 septembre 1914, la Victoire de la Marne*, op. cit., page 316.

⁴ SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 10 septembre 1914.

⁵ SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 11 septembre 1914.

« enthousiaste »¹, ce qui n'empêche pas la « continuation de la poursuite »². La Marne est franchie à Épernay sur un pont réparé par le génie et protégé par une « réserve d'infanterie » soutenue de deux groupes d'artillerie³. Pour autant, ce concours n'empêche pas une nouvelle longue journée le 12 septembre : quarante-quatre kilomètres pour gagner les bords de la Vesle en franchissant la montagne de Reims et sa forêt⁴.

L'itinéraire emprunté par le 47^e régiment d'infanterie pendant cette période n'est jamais le plus direct. Au contraire, il semble que, dès qu'elle le peut, l'unité cherche à se protéger en traversant des bois, qu'il s'agisse de ceux de Baye ou des forêts de Vertus et de la « montagne » de Reims. Il est vrai que l'ennemi est proche puisqu'à Bergères-les-Vertus, par exemple, seulement quinze minutes séparent les Allemands de leurs poursuivants. Conscient de la situation, le 47^e RI évolue d'ailleurs « en formation d'approche », c'est-à-dire en une disposition « en losange pour chaque bataillon, à savoir deux compagnies sur la route en colonne par quatre, une compagnie à droite et une compagnie à gauche de la route en ligne de section par 4 »⁵. Il ne s'agit donc pas d'une « simple marche » mais d'une évolution bien précise en un dispositif d'autant plus spécifique que les hommes évoluent sous une pluie diluvienne⁶ dans des conditions extrêmement difficiles. En effet, outre les précipitations qui doivent rendre les chemins forestiers martelés par des milliers de pas totalement impraticables, les fantassins du 47^e RI découvrent des paysages hallucinants. Le 10 septembre, le journal des marches et opérations relève que lorsque l'unité pénètre dans Étoges, vers onze heures du matin, « toutes les maisons, même les plus modestes ont été abominablement saccagées »⁷, ce qui n'empêche pas la troupe de continuer sa route mais doit tout de même avoir un impact psychologique certain, ce dont rendent compte les témoignages à notre disposition. Marcel Brégé, pourtant d'habitude assez réservé, laisse d'ailleurs transparaître l'effroi qui le saisit lorsqu'il décrit la batterie de Baye détruite par l'AD 20, un « horrible spectacle à voir »⁸ qui a dû être assez traumatisant pour ceux qui l'ont contemplé puisque la plume de Louis Leseux s'y attarde également⁹. D'ailleurs, c'est toute cette poursuite qui est éprouvante pour des hommes qui, à tous moments, découvrent de nombreux blessés, capturent des retardataires allemands cachés dans les vignes ou encore « dispersent des cavaliers allemands dans la zone boisée de la montagne de Reims »¹⁰. Mais ce qui semble le plus marquer les hommes, c'est la

² LESEUX Louis, « Carnet de guerre de Louis Leseux », *op. cit.*

³ SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 12 septembre 1914.

⁴ SHD-DAT : 26 N 133/1, JMO 10^e CA, 12 septembre 1914.

⁵ SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 12 septembre 1914.

⁶ SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 10 septembre 1914.

⁷ PRIGENT Julien, RICHARD, René, « Un brancardier du 47^e RI de Saint-Malo en campagne : Marcel Brégé », *op.cit.*, page 11. Notons que ce qualificatif est également employé par le rédacteur du JMO du 47^e RI. SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 11 septembre 1914.

⁸ SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 10 septembre 1914.

⁸ PRIGENT Julien, RICHARD, René, « Un brancardier du 47^e RI de Saint-Malo en campagne : Marcel Brégé », *loc. cit.*, page 11.

⁹ LESEUX Louis, « Carnet de guerre de Louis Leseux », *op. cit.*

¹⁰ SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 10-11 septembre 1914, 26 N 301/1, JMO 20^e DI, 12 septembre 1914.

mort, ce sont les cadavres. Marcel Brégé dit même que « par endroits », sur la route de Champaubert, les hommes marchent dans le sang ¹.

Pourtant, chose étonnante, malgré la fatigue, le froid de la pluie, le ravitaillement nécessairement imparfait, les dangers multiples et le choc provoqué par ce qu'ils voient, rien dans les archives à notre disposition ne permet d'envisager une quelconque baisse de « moral » des hommes. Certes on pourra arguer que cette notion est tellement floue qu'elle ne signifie en définitive pas grand-chose ². Il est également vrai que la troupe du 47^e régiment d'infanterie vient de prendre sa part de la première victoire de la Marne, cette bataille dont le généralissime avait dit que l'honneur de la France en dépendait ³. Le mouvement de la guerre est cette fois-ci tout autre. Le chasseur est devenu chassé, situation dont on sait qu'elle multiplie l'énergie guerrière des combattants. Mais, évoquant les succès français de l'été 1918, Bruno Cabanes a pu écrire qu'il était certainement artificiel de lier l'amélioration du moral des troupes que l'on peut constater à ce moment de la guerre avec les succès obtenus car « l'opinion n'est pas à ce point réactive aux nouvelles et les soldats si bien informés qu'on puisse les lier l'un à l'autre » ⁴. Réflexion qui nous semble encore plus valide lorsqu'elle se rapporte aux mois d'août et septembre 1914, l'exemple de Guise étant à cet égard particulièrement significatif. Pourtant, les hommes ne semblent pas être particulièrement effrayés par la suite des combats et tout ce que ceux-ci peuvent impliquer, y compris du point de vue de leur propre trépas. Le témoignage de Georges Veaux qui, avec le 41^e RI, emprunte une route parallèle à celle du 47^e RI est à cet égard assez révélateur puisque, se remémorant la journée du 10 septembre 1914, il décrit ses compagnons d'armes comme étant « excités », leurs yeux exprimant « une rage folle » ⁵. Tout se passe comme si, au final, la découverte de la réalité de la mort de guerre et des ravages que le conflit cause aux villages français, autant de points immanquablement imputés à l'ennemi, dopaient les hommes au-delà des lacunes du ravitaillement et des manques de sommeil, stimulant la sensibilité à fleur de peau de combattants déjà éprouvés par trois rudes batailles et leur donnant ainsi la force de poursuivre leurs adversaires.

¹ LESEUX Louis, « Carnet de guerre de Louis Leseux », *op. cit.* On sait la vigueur avec laquelle Jean Norton Cru a dénoncé « la légende des flots de sangs », débusquant l'artifice littéraire coupable selon lui de travestir la « vérité » historique. Pour autant, compte-tenu de la nature même du texte de Marcel Brégé, qui semble totalement dépourvu de la moindre prétention littéraire, il y a sans doute peu de probabilité pour que la situation décrite par l'auteur relève de « l'artifice littéraire ». Sur ce point on renverra à NORTON CRU Jean, *Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Paris, Les Étoiles, 1929 et à ROUSSEAU Frédéric, *Le procès des témoins : l'Affaire Norton Cru*, Paris, Seuil, 2003, pp. 261-262.

² LOEZ André, « pour en finir avec le moral des combattants », in MURACCIOLE Jean-François, ROUSSEAU Frédéric (dir.), *Combats, hommage à Jules Maurin*, Paris, Michel Houdiard éditeurs, 2010, pp. 106-119.

³ Ordre du jour du général Joffre du 5 septembre 1914, SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 5 septembre 1914.

⁴ CABANES Bruno, *La victoire endeuillée*, *op. cit.*, page 25.

⁵ VEAUX Georges, « En suivant nos soldats de l'ouest », *L'Ouest-Éclair*, n°6309, 8 février 1917, page 5.

Toutes les archives à notre disposition laissent entendre que l'ascension de la « montagne » de Reims est difficile. Marcel Brégé évoque « une pluie presque continuelle et froide » alors que Louis Leseux indique être « complètement traversé »¹ par l'eau et la boue, qu'on imagine abondante en cette forêt piétinée par des milliers de fantassins. Tout porte donc à croire que cette journée du 12 septembre 1914 est aussi longue (quarante-quatre kilomètres) qu'éprouvante. Et pourtant les hommes continuent à marcher. Or, s'il faut bien entendu se garder de conclusions hâtives, force est néanmoins de relever que du haut de la « montagne » de Reims, les hommes ont une vue globale du champ de bataille. On peut même se demander si ce n'est pas ce panorama qui, en partie au moins, « dope » le moral des combattants. En effet, Louis Leseux indique dans ses carnets que

« d'où nous sommes nous apercevons Reims de loin, devant nous. Et le soir, nous voyons des incendies dans cette ville par les Allemands »².

Mais le document le plus explicite en la matière est certainement, contre toute attente puisque par construction tenu à une certaine réserve, le journal des marches et opérations du 47^e régiment d'infanterie. Celui-ci indique en ce 12 septembre 1914 :

« Départ d'Épernay à neuf heures. Vers quinze heures le régiment débouche de la forêt de la montagne de Reims à Craon-de-Ludes. La canonnade fait rage, tout autour de Reims dont on aperçoit, dominant la plaine, la majestueuse cathédrale »³.

S'il convient bien entendu de rester prudent et de se garder de conclusions trop hâtives, il y a tout de même lieu de se demander si ce n'est pas dans cette vision de la cathédrale de Reims menacée⁴ que réside aussi, pour partie, l'une des explications de ce miracle de la Marne. On connaît en effet l'importance symbolique de cet édifice dans la construction de la mythologie nationale et l'émoi que suscite sa destruction partielle en septembre 1914⁵. Car aussi laïque soit-elle, la troisième République ne parvient pas à effacer de la mémoire collective le sacre des monarques français en la cathédrale de Reims. Ainsi, en 1914, ce chef d'œuvre de l'art gothique conserve son pouvoir suggestif tel un « cénotaphe où errent les fantômes des Rois »⁶ puisque, pragmatique, la République tolère leurs figures dans son enseignement de l'histoire de France, dans la mesure où ceux-ci peuvent apparaître comme les artisans de l'unité du pays, tant sur le plan administratif, moral que... territorial⁷, argument à ne pas négliger au moment de regagner l'Alsace et

¹ PRIGENT Julien, RICHARD René, « Un brancardier du 47^e RI de Saint-Malo en campagne : Marcel Brégé », *op. cit.*, page 11. LESEUX Louis, « Carnet de guerre de Louis Leseux », *op. cit.*

² LESEUX Louis, « Carnet de guerre de Louis Leseux », *op. cit.*

³ SHD-DAT : 26 N 636/6. JMO 47^e RI. 12 septembre 1914

⁴ Menacée car l'incendie de la cathédrale ne débute que le 19. COCHET François, *1914-1918, Rémois en guerre, l'héroïsation au quotidien*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1993, page 54 et suivantes.

⁵ AUDOUIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Annette, *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000, page 153.

⁶ LE GOFF Jacques, « Reims, ville du sacre » in NORA Pierre (dir.), *Les Lieux de Mémoire*, Paris, Gallimard, 1997, pp. 649-733.

⁷ NORA Pierre, « Lavis, instituteur national » in NORA Pierre, *Les Lieux de Mémoire*, *op. cit.*, page 261.

la Lorraine. Or, une des questions essentielles que pose l'histoire de la Grande Guerre est sa durée, résultat d'une acceptation quotidiennement renouvelée des pertes humaines, ou tout du moins d'un refus du refus du conflit ¹. Si l'on peut rendre intelligible l'entrée en guerre des sociétés européennes en août 1914, bien qu'à de nombreux égards cet événement soit aujourd'hui encore difficilement compréhensible, plus complexe encore est de saisir « comment cet investissement initial a pu résister au passage de la guerre imaginée à la guerre réelle » ². Dans le cas du 47^e régiment d'infanterie, cela revient à essayer de comprendre pourquoi et comment des hommes exténués par trois batailles, des semaines de retraite, de privation de nourriture et de sommeil, et, plus encore, traumatisés par la découverte de la guerre dans tout ce qu'elle a de plus obscène, parviennent malgré tout à poursuivre la guerre. Or, à ce moment précis de la campagne, en ce 12 septembre 1914 où le 47^e RI sorti vainqueur de la première bataille de la Marne traverse la montagne de Reims, il nous semble que les atrocités allemandes, comprises non plus en tant que « faits divers historiques » mais en tant que « cadre de compréhension de la guerre, c'est-à-dire un concept lui donnant du sens » ³, sont un moyen essentiel pour expliquer le renouvellement du consentement – le mot historiographiquement connoté est employé à dessein – de la troupe au combat telle qu'il est désormais entraperçu. En allant plus loin, on peut même se demander si, d'une certaine manière, en ce 12 septembre 1914, lorsque la troupe regarde Reims et sa cathédrale menacée, les hommes ne consolident pas leur « culture de guerre de 1914-1918, c'est-à-dire [un] corpus de représentations du conflit cristallisé en un véritable système donnant à la guerre sa signification profonde » ⁴. Certes, il convient de se méfier du singulier de cette notion qu'est la « culture de guerre » tant, sans doute trop englobante, elle paraît gommer les subtiles variations individuelles ⁵. Bien que reflet d'une microhistoire à l'échelle des armées françaises d'août 1914, le 47^e régiment d'infanterie n'en demeure pas moins une microsociété de 3 000 hommes qui, de surcroît, est extrêmement hiérarchisée et il paraît évident qu'un officier n'a probablement pas la même compréhension du conflit qu'un simple cultivateur soldat de deuxième classe. Néanmoins, chacun peut voir à partir de la Belgique les ravages du conflit sur les populations civiles forcées de fuir. Les témoignages s'attardent, on l'a vu, sur un exode qui, à bien des égards, nous renvoie à juin 1940 mais a dû évoquer aux protagonistes le souvenir de l'invasion de 1870. On se rappelle également de la découverte des villages détruits, des maisons pillées et de la mort qui fauche des milliers de cadavres. Pourtant, gageons-le, rien du point de vue symbolique ne doit être plus fort aux yeux de cette troupe

² Sur ce point, nous nous plaçons dans le sillage de Christophe Prochasson pour qui les combattants ont fait une guerre qu'ils n'ont pas refusée, ce qui laisse très ouvert le répertoire des attitudes possibles, « allant de la résignation désespérée à l'acceptation enchantée ». PROCHASSON Christophe, *14-18 Retours d'expériences*, Texto, Tallandier, Paris, 2008, page 128.

³ AUDOUIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Annette, *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000, page 141

⁴ HORNE John, KRAMER Allan, *Les atrocités allemandes*, op. cit., page 317.

⁵ AUDOUIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Annette, *14-18, retrouver la guerre*, op. cit., page 145.

⁶ Sur ce point on renverra au corpus théorique des tenants de la « contrainte » et tout particulièrement à la critique de *14-18, retrouver la guerre* disponible sur le site du CRID 14-18 [<http://www.crid1418.org/>].

éduquée à l'école de Jules Ferry et de « l'instituteur national » Ernest Lavis¹, pour reprendre la jolie expression de Pierre Nora, que la vision, ce 12 septembre 1914, de cette cathédrale menacée...

5.3. Combattre à front renversé

Du haut de la montagne de Reims, le panorama est tel que même le rédacteur du journal des marches et opérations du II/47^e RI laisse transparaître son enthousiasme :

« Cette journée revêt le caractère d'une marche triomphale. Chacun est grisé par les conversations des habitants, par les bivouacs ennemis quittés avec précipitation, par les armes délaissées, par les bornes renversées. On marche et on craint de ne pouvoir marcher assez vite. Par Aÿ, Avenay et Louvais, nous arrivons au débouché nord de la forêt de la Montagne de Reims, à Mailly. Une longue ligne de feu s'étend devant nous dans la direction du N-E. Chacun est encore convaincu qu'il faudra encore marcher jusqu'à l'Argonne pour atteindre l'ennemi »².

Le tout, faut-il encore le préciser, malgré une pluie « torrentielle » qui rend « fort pénibles » ces mouvements mais n'empêche nullement le 47^e RI de rentrer à dix-huit heures dans Puisieulx, village qui vient d'être évacué par les Allemands et où doit cantonner et rationner la 40^e brigade³. Sans doute anecdotique à l'échelle de la campagne, cet extrait de JMO n'en est pas moins révélateur du décalage existant entre l'esprit des hommes du 47^e régiment d'infanterie entièrement tournés vers le mouvement – « la chasse aux Boches » pour reprendre l'expression de Marcel Brégé – et la réalité des combats qui surviennent dans les jours suivants, à savoir non pas un enlèvement dans les tranchées mais, pire sans doute encore, une véritable guerre de siège. Ainsi les instructions pour la journée du 13 septembre sont toutes formelles et prescrivent au 47^e Régiment d'infanterie de continuer « la poursuite vers le Nord-Est ». Apparemment, ce mouvement ne semble pas devoir susciter de questions puisque l'itinéraire est même scrupuleusement consigné sur le journal des marches : après la Pompelle, « Nogent-l'Abesse... etc »⁴.

¹ OZOUF Jacques, OZOUF Mona, « Le thème du patriotisme dans les manuels primaires », *Le Mouvement social*, n°48, oct.-déc. 1964, pp. 7-31. Ce d'autant plus qu'en ce qui concerne l'enseignement du patriotisme et de l'histoire, l'école de Jules Ferry est loin d'être en rupture avec celle de ses prédécesseurs. Au contraire elle se situe dans le prolongement d'une tendance forte déjà bien visible sous le second Empire. CORBIN Alain, *Les conférences de Morterolles*, Paris, Flammarion, 2011, page 63. NORA Pierre, « Lavis, instituteur national », *op. cit.*, pp. 239-275.

² SHD-DAT : 26 N 636/13, JMO II/47^e RI, 12 septembre 1914.

³ SHD-DAT : 26 N 301/1, JMO 20^e DI, 12 septembre 1914, 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 12 septembre 1914.

⁴ « Le 47^e doit franchir le premier la Vesle au pont de Couraux, prendre pied au fort de la Pompelle et couvrir ainsi le débouché du 2^e régiment qui prendra la tête pour marcher ensuite dans la direction de Nogent l'Abesse... etc. » SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 13 septembre 1914.

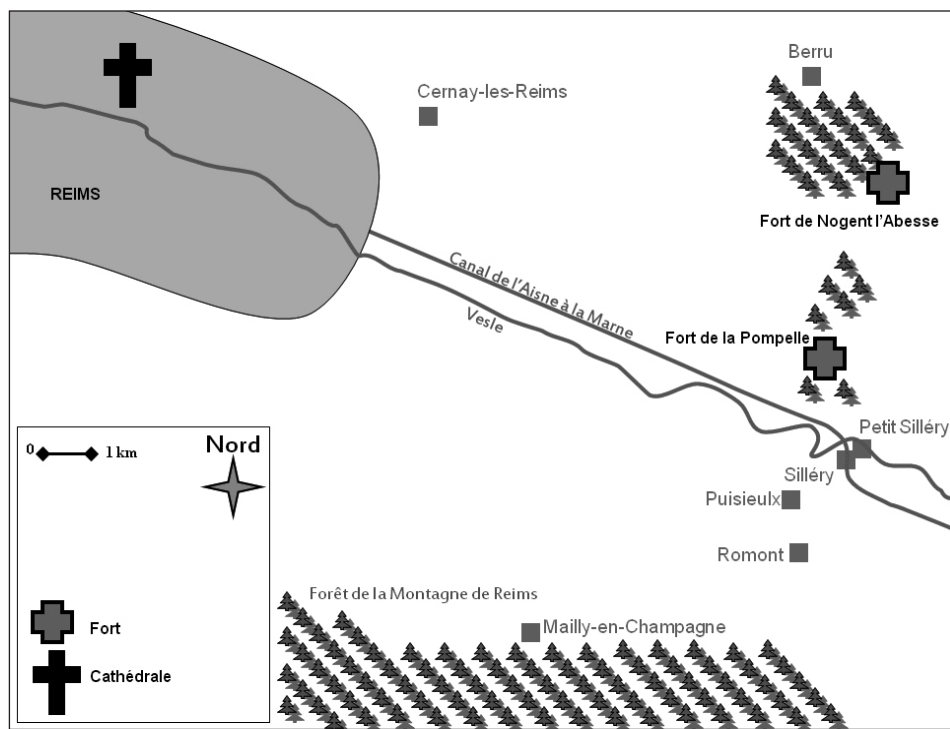


Figure 13 : Théâtre d'opérations de l'est de Reims.

En exécution des ordres reçus, le 3^e bataillon commandé par le capitaine Daix initie le mouvement et franchit la Vesle, le 47^e RI devant couvrir le 2^e. Albert Omnès raconte ce moment dans son carnet et insiste tout particulièrement sur le canal, « fortifié et baricadé » :

« Nous faisons un bond jusqu'aux arbres du chemin de halage ; les défenseurs du pont se replient en désordre ; ils ont un vaste champ à remonter ; nous en descendons un certain nombre puis l'adjudant Montjarret commande : "Par sections, passez le pont !" . Je passe le premier avec ma section ; le pont est couvert de fils de fer et de troncs d'arbres que nous escaladons ».

Mais très rapidement, le 47^e RI est « arrêté par des feux d'infanterie partant des tranchées allemandes creusées sur les pentes du fort de la Pompelle et sur la route de Cambrats à Châlons-sur-Marne, aux environs de l'auberge Alger », ce sans même mentionner l'artillerie également « très nourrie ». En conséquence, il ne parvient à poursuivre sa route et à franchir le canal de l'Aisne à la Marne. Pire encore, sous l'effet d'un tir « un peu court » de l'artillerie française, le III/47^e RI amorce un léger repli, aussitôt circonscrit dès que la trajectoire des pointeurs amis est corrigée ¹. Salulaire, ce réglage permet le passage

¹ Il s'agit de deux groupes de l'artillerie du 10^e corps. SHD-DAT : 26 N 301/1, JMO 20^e DI, 13 septembre 1914 ; 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 13 septembre 1914.

des deux autres bataillons du 47^e RI qui prennent position sur la rive sud du canal, sans pouvoir pour autant le franchir ¹. Restés à la ferme Couraux – certainement du fait de leur fonction de brancardier – Marcel Brégé et Louis Leseux sont donc légèrement en retrait du champ de bataille. Leurs témoignages n'en sont pas pour autant dénués d'intérêt puisque le premier note un feu « terrible » d'artillerie tandis que le second indique que la violence de ce tir oblige la compagnie hors-rang du 47^e RI à se poster encore plus en retrait, en arrière de Puisieulx, au château de Romont ², demeure appartenant à la maison de champagne Moët transformée en poste de secours.

Mais ce qui frappe aujourd'hui n'est pas tant la violence du combat que son caractère apparemment soudain, imprévu. Pour ne citer qu'un exemple, le JMO du II/47^e RI :

« Reprise de la marche avec ordre de franchir la Vesles à Sillery. À notre grand étonnement, nous sommes reçus à coup de canon et nous ne pouvons déboucher » ³.

Tout se passe en effet comme si nul n'avait compris la situation et pris réellement la mesure du théâtre d'opérations. Car la Pompelle et Nogent-l'Abesse ne sont pas deux simples points sur une carte mais deux éléments faisant partie d'une ceinture de fortifications entourant Reims, sorte de ligne Maginot de la revanche construite par le général Seré de Rivières au lendemain de la guerre de 1870 qui s'étend de Dunkerque aux Vosges ⁴. Or, du fait de l'avancée allemande, cet ensemble de fortifications qui se voulait initialement être un système de rideaux défensifs protégeant la France de l'agression allemande se retourne contre ses concepteurs, ce que ne semblent pas avoir compris les hommes du 47^e régiment d'infanterie, persuadés de la retraite de l'ennemi. Si à Reims les forts sont désarmés depuis 1900, leur importance stratégique demeure, à l'instar de celui de la Pompelle qui, bien que le plus petit de la ceinture, verrouille toute la vallée de Vesle ⁵. Mais rien n'y fait, l'offensive doit reprendre.

Dès le lever du jour, après « préparation par l'artillerie », la 20^e division a ordre d'attaquer « très violement » sur le front fort de la Pompelle-La Bertonnerie. À 4h30 du matin, les hommes du II/47^e RI partent à l'assaut de l'objectif et infiltrent, par « petites fractions », la rive nord du canal sous un feu « extrêmement violent d'infanterie, de mitrailleuses et d'artillerie ». Au bout de trois heures de combat, qu'on imagine sans peine absolument effroyables, un canon de 75 vient se poster près du pont du canal, à cinq cents mètres des lignes allemandes ⁶. En effet, la veille, le général commandant la 40^e brigade d'infanterie « fait demander au commandement du 2^e groupe [du 50^e régiment d'artillerie]

² SHD-DAT : 26 N 636/13, JMO II/47^e RI, 13 septembre 1914.

³ PRIGENT Julien, RICHARD René, « Un brancardier du 47^e RI de Saint-Malo en campagne : Marcel Brégé », *op. cit.*, page 11. LESEUX Louis, « Carnet de guerre de Louis Leseux », *op. cit.*

⁴ SHD-DAT : 26 N 636/13, JMO II/47^e RI, 13 septembre 1914.

⁵ Sur le système Seré de Rivières, on renverra notamment aux travaux de ORTHOLAN Henri, *Le général Seré de Rivières, le Vauban de la Revanche*, Paris, Éditions Bernard Giovanangeli, 2003 et « Le système Séré de Rivières en 1914 », *14/18, le magazine de la grande guerre*, n°17, décembre-janvier 2004, pp. 38-45.

⁶ COCHET François, *1914/1918, Rémois en guerre, l'héroïsation au quotidien*, *op. cit.*, page 19.

⁷ SHD-DAT : 26 N 301/1, JMO 20^e DI, 14 septembre 1914 et 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 14 septembre 1914.

de lui envoyer un officier pour se rendre compte de la position des tranchées allemandes situées aux environs du fort de la Pompelle et qui l'empêchent de déboucher. Le capitaine de la Villehuchet, commandant de la 4^e batterie, demande à y être envoyé. Cet officier reconnaît que, pour battre efficacement ces tranchées, il faut aller avec une pièce, se mettre en batterie à hauteur même des tirailleurs amis ¹, c'est-à-dire à environ trois cents mètres des tranchées ennemies.

Le capitaine de la Villehuchet emmène une pièce, la met en batterie sous une grêle de balles et d'obus et ouvre le feu à bout portant sur les tranchées situées en avant du fort de la Pompelle ².

L'action de ce canon de 75 est dévastatrice, les tranchées étant « immédiatement vidées par les obus » ³. Tournure de phrase elliptique qui laisse entendre le degré invraisemblable de violence de cette phase de combat. Mais le résultat est efficace puisque, désormais à l'abri des tirs ennemis, le II/47^e RI peut s'emparer de la tranchée et continuer sa progression ⁴, suivi de peu des autres bataillons. En milieu de matinée, grâce à l'action combinée du 50^e RA, le 47^e RI parvient ainsi à se fortifier sur la berge nord du canal, au pied du fort de la Pompelle ⁵.

L'exploit est de taille puisqu'à la tombée de la nuit, le 47^e régiment d'infanterie est la seule unité de la 20^e division à avoir réussi à franchir le canal de l'Aisne à la Marne. Pourtant, il ne semble convenir aux hommes comme en témoigne le JMO du II/47^e RI, qui est pourtant au cours de cette journée en première ligne : « Le mouvement est exécuté mais on se contente d'avoir pris pied sur la rive nord du canal » ⁶.

Envisagé sous l'angle de la tactique, l'assaut du fort de la Pompelle par le 47^e régiment d'infanterie est remarquable tant il tranche du point de vue d'une certaine culture professionnelle avec les précédents engagements de l'unité. L'action de ce canon de 75 aux ordres du maréchal-des-logis Cerisier est en effet l'illustration même d'une liaison infanterie-artillerie harmonieuse et efficace. Tout se passe comme si ce mois de campagne parvenait à réaliser cette coopération interarmes que des centaines de manœuvres tout au long de la Belle Époque ne parviennent pas à mettre en place ⁷. Si cette alliance est pour partie syncrétique – ne mésestimons pas le poids des traditions concurrentes – elle n'en demeure pas moins révélatrice en ce qu'elle paraît témoigner de l'affaiblissement temporaire de certaines normes devant l'enjeu. On se rappelle en effet que dans cette action de

¹ Il s'agit des hommes du II/47^e RI.

² SHD-DAT : 36 N 994/1, JMO 1^{er} et 2^e grpes (AD 131) du 50^e RAC, 14 septembre 1914.

³ SHD-DAT : 36 N 994/1, JMO 1^{er} et 2^e grpes (AD 131) du 50^e RAC, 14 septembre 1914 ; 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 14 septembre 1914.

⁴ SHD-DAT : 36 N 994/1, JMO 1^{er} et 2^e grpes (AD 131) du 50^e RAC, 14 septembre 1914.

⁵ SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47^e RI, 14 septembre 1914.

⁶ SHD-DAT : 26 N 301/1, JMO 20^e DI, 14 septembre 1914, 26 N 636/13, JMO II/47^e RI, 14 septembre 1914.

⁷ Nombreux avant-guerre sont les auteurs à s'inquiéter des résultats des manœuvres et à souhaiter « augmenter la solidarité des armes ». Pour n'en citer qu'un parmi bien d'autres, TANANT (Capitaine), « Les petites unités dans le combat », *Revue du cercle militaire : bulletin des réunions d'officiers des armées de terre et de mer (revue violette)*, 38^e année, n°4, 27 janvier 1906.

combat, c'est le général commandant la 40^e brigade qui sollicite le 2^e groupe du 50^e régiment d'artillerie pour « se rendre compte de la position des tranchées allemandes situées aux environs du fort de la Pompelle et qui l'empêchent de déboucher »¹, sous-entendu qu'ils fassent sauter ce verrou au moyen d'un tir bien réglé. Cette situation ne paraît pas poser de problème particulier, au contraire même puisque l'opération se déroule avec une efficacité redoutable.

Très détaillé lorsqu'il évoque les combats du fort de la Pompelle, et dès lors beaucoup plus fiable que lorsqu'il traite de Charleroi et Guise, le carnet d'Albert Omnès est particulièrement intéressant en ce qu'il évoque très précisément la manière dont se déroule cette coopération interarmes. Il raconte notamment comment, le 15 septembre 1914 à huit heures du matin, il est convoqué par son chef de bataillon :

« J'y vais ; il me charge d'aller avec la moitié de ma section fouiller le bois (à proximité du fort de la Pompelle). "Vous avancerez jusqu'à ce qu'on vous tire dessus, alors vous tacherez de voir leurs positions".

Je choisis douze hommes parmi ceux qui m'ont déjà donné des preuves de leur courage et nous partons sous les sapins ; une patrouille allemande s'enfuit devant nous ; nous arrivons jusqu'à la lisière est du bois et j'observe à la jumelle les positions boches qui sont formidables ; eux ne se doutent de rien ; je vois des corvées qui ravitaillent tranquillement les tranchées entre la ferme d'Alger (*sic*) et le fort de la Pompelle »².

La reconnaissance est donc un succès mais ce n'est finalement qu'au retour des hommes que celle-ci prend toute sa signification du point de vue de la coopération interarmes. En effet, lorsqu'il poursuit son récit, Albert Omnès écrit : « Je rentre rendre compte ; le chef de bataillon envoie le renseignement à l'artillerie et au général »³.

Dans ces deux cas, la coopération entre l'infanterie et l'artillerie semble se faire aisément, sans accroc, pour ne pas dire naturellement. Et c'est sans doute là qu'on mesure le chemin parcouru depuis 1910, année de parution du règlement qui confie au chef de l'infanterie le soin d'indiquer à l'artillerie le point à frapper et le moment pour ce faire, instruction à l'époque reçue comme étant une véritable « déchéance » par les hommes affectés aux bouches à feu⁴. Certes, il est difficile dans le cas présent de déterminer quel élément pèse le plus dans la réussite de cette attaque, s'il s'agit de quatre années d'entraînement qui permettent une certaine digestion des règlements et donc une certaine érosion des susceptibilités ou si, au contraire, c'est l'enjeu de ces combats autour de Reims qui aplanissent momentanément ces antagonismes. On avancera également dans le sillage de Michel Goya que la physionomie même de cette campagne, et plus particulièrement de cette retraite où artilleurs et fantassins partagent la même destinée et font face aux mêmes dangers est assurément de nature à resserrer les liens unissant ces deux armes⁵. Ce sont

¹ SHD-DAT : 36 N 994/1, JMO 1^{er} et 2^e grps (AD 131) du 50^e RAC, 14 septembre 1914.

² OMNÈS Albert, *Carnet de route, op. cit.*, page 19.

⁴ *Ibidem*.

⁵ GOYA Michel, *La chair et l'acier, l'invention de la guerre moderne, op. cit.*, page 152.

¹ *Ibid.*, page 186.

tous ces éléments qui amènent à penser qu'une telle phase de combat n'aurait sans doute pas été imaginable cinq ans plus tôt.